

Il revint vers Jacques. Les jeunes gens se retirèrent à l'écart et s'assirent à l'abri d'un vallonement.

Ils causèrent longtemps ; quand ils se séparèrent, Mylord dit à Jordanet :

— J'ai une lettre pour toi.

Il faisait nuit encore. Jean, à la lueur mourante des étoiles, reconnut pourtant l'écriture de Florentine. Jusqu'à l'aube, il retourna la lettre entre ses doigts, maudissant le jour qui tardait à paraître. L'Orient, enfin, s'éclaira d'un pâle reflet — et Jean brisa l'enveloppe. Comme si, par une étrange coïncidence, elle eût pu lire dans l'âme de son ami, Florentine disait :

« J'ai bien réfléchi, depuis ton départ. Les mois me sont des années. Ne peut-on s'échapper des compagnies de discipline ? Si tu y parvenais, je serais, moi, à la côte, à l'endroit que tu me désignerais, avec un yacht. D'où me vient cette ressource, cela serait trop long à t'expliquer. Oui, j'ai à Marseille, à ma disposition, un yacht prêt à partir. Je suis folle, peut-être, de te proposer de telles choses. Tu reprendras ton service en France, sous un faux nom, tu montreras que tu es un homme... Alors, on te pardonnera... Ce serait si beau ? Songe, Jean, que de temps perdu ! »

Puis des recommandations et des serments d'éternel amour. Mylord, sur le visage mobile de son compagnon, suivait les effets de cette lecture. Jean rougissait et pâlisait tour à tour.

— Tu sais, lui dit Mylord, nous faisons d'une semaine à l'autre. Ce n'est plus qu'une question de jours, tout est préparé. Je t'emmène ! On te croira mort, perdu, enlevé par les Arabes. Tu ne retrouveras jamais pareille occasion. Que décides-tu ?

— Je demande à réfléchir.

— A ta guise ! mais hâte-toi. Maintenant, éveillons l'autre et rentrons au camp.

Mylord poussa Lacroc du pied.

— Eh bien, quoi, la nuit n'est pas suffisante à monsieur ?

Lacroc entr'ouvrit un œil et s'étira.

— Cré nom ! fit-il, ce que j'ai bien dormi. J'ai même rêvé ! j'étais en France, dans le lit...

— Dans le lit d'un chanoine, acheva Mylord. Parbleu, tu as dormi comme un moine pendant que nous nous esquintions avec Lacquedem ; tu fais du joli service.

Cinq minutes après, ils rentraient au camp. Mylord s'aperçut que Strozzi questionnait Lacroc.

— Bon, se dit-il, cause toujours, ta langue branle, comme dit Berlier. Cours après Jacques et Silmadar montés sur des targuis.

Pendant la nuit, le courrier officiel était arrivé. Aquaviva remit deux lettres à Jordanet, en ordonnant :

— Ouvrez-les en ma présence ; s'il y a de l'argent, je confisque. Deux lettres... Jean courut aux signatures.

L'une était de Gallois, l'autre de Grousse.

« Jordanet, je crains pour vous, car vous étiez bien triste en quittant la France... De plus en plus, je crois à votre innocence. Tout me dit que vous n'êtes pas un voleur. J'ai appris que vous aviez été affecté à la première compagnie ; donnez-moi les noms de vos officiers : je pourrai peut-être alléger vos maux et vous rendre service. Grousse est venu me voir, depuis sa libération ; je lui ai donné votre adresse. Lui aussi il s'occupe de vous, paraît-il. Ah ! sans ce malheureux coup de poing à Houdaille ! Vous m'avez sauvé la vie. Jordanet, je ne l'oublierai jamais. Soyez obéissant, bon soldat, brave, tâchez de vous distinguer : les occasions ne manquent pas, de mon temps, en Afrique. Pensez quelquefois à votre vieux capitaine, qui vous estime toujours et qui, sacrebleu, a la larme à l'œil en vous écrivant. »

Jean se sentit tout remué par cette lettre. Le père de Florentine l'estimait encore ! Ce fut le cœur battant qu'il lut celle de Grousse. Elle débutait par la formule indispensable : « Je mets la main à plume et je souhaite que ma lettre te trouve comme elle me quitte. » Grousse continuait ainsi :

« Je suis revenu à Blois, comme je te l'avais promis, après être allé embrasser Cerisette. Je travaille chez un marchand de vin en gros, dans le faubourg. J'ai fait connaissance d'une dame Pallet dont la fille connaît Brizard. Brizard lui passe de la monnaie, en veux-tu, en voilà. Je le surveille, sans en avoir l'air ni la chanson, comme le chat veille la souris. J'en aurai le cœur net, car je suis bien avec la maman... Grousse n'est pas venu au monde d'hier... Espère, mon bleu, je le pincerai au demi-cercle, comme disait le lieutenant Panaff... »

A la soupe du matin, ce fut Jean, cette fois, qui appela Mylord à l'écart.

— Tu me conseilles de faire avec toi, lui dit-il ; lis, d'abord, ces trois lettres. Je t'ai raconté, à Batna, pourquoi je suis ici ; quand tu auras lu, tu me donneras ton avis.

Le soir, à la garde du camp encore, car ils avaient été punis de deux jours, Mylord remit les lettres à Jordanet et lui fit cette réponse laconique :

— Les amis de France, j'en parle sagement, ne peuvent rien on

presque rien pour toi. A ta place, je suivrais le conseil de ta Florentine, je fuirais.

Ils n'étaient pas seuls, cette fois ; Mylord n'en dit pas davantage. Jean, malgré tout, était indécis.

LXXIX

Les Zéphyrs dansent et les
Chefs s'amuse

Des semaines encore s'écoulèrent. On touchait au mois de janvier. Salaim, l'Arabe, travaillait à la construction du bordj. Mylord attendait le moment favorable, mais il allait falloir se hâter, car le détachement, d'une semaine à l'autre, pouvait être rappelé. Aquaviva, constamment sur le dos de Kerkadec ou de Jordanet, rageait de ne pouvoir trouver "l'occasion" du conseil de guerre pour la petite promenade à Constantine.

— Tu ne réussiras pas, faisait Strozzi.

— Diavolo ! je réussirai... avant le carnaval. Je te parie un déjeuner chic chez la mère Mandor, à Biskra.

— C'est parié, mais tu payeras.

Aquaviva, un soir, faisait la distribution du vin.

Chaque escouade envoyait un homme avec un grand bidon. Du bidon, le vin passait dans les quarts, un quart par homme tous les cinq jours. Le sergent mesurait avec parcimonie. On n'y voyait guère dans le bastion, éclairé par d'étroites meurtrières, où étaient les tonnelets.

— Pardon, sergent, dit un homme qui rapportait son bidon ; c'est de l'eau que vous m'avez servie.

— De l'eau, malheur !

— Voyez vous-même.

— Vous aurez quatre jours, Rispart, si vous avez essayé de vous moquer de ma fiole.

— Vous m'en mettez huit, si je mens.

Aquaviva fit sortir le tonnelet. Rispart ne l'avait pas trompé. Le tonnelet contenait bien de l'eau, une eau jaunâtre, qui sentait mauvais à force d'avoir été promenée et secouée au soleil.

— Ah ! les salauds, s'écria le Corse... tous voleurs ! nous allons voir !

Il alla chercher Céal, et l'officier commanda :

— Sortez les autres tonnelets, et percez-les.

Il y en avait une demi-douzaine encore. Cinq contenaient du vin, l'autre de l'eau.

— Fort bien, mes lascars, dit Céal, les lèvres pincées. Ce vin a sûrement coulé dans vos gosiers. Vous ne songez pas à le boire deux fois, je suppose. Sergent, vous installerez ces deux tonneaux au milieu du camp, sur une caisse ; vous les ferez remplir d'eau, toujours, à mesure, chaque soir, et on y tirera la ration journalière, eau-de-vie ou vin, jusqu'à ce que les coupables soient découverts. De cette façon, le gouvernement y trouvera son compte.

Les zéphyrs étaient ahuris... Boire le vin, passe, mais le remplacer par de l'eau ! Ils n'y comprenaient rien. Mylord se trouvait près de Jean.

— Que veux-tu, dit-il, nous boirons de l'eau, voilà tout. Tiens, une idée ; les hommes n'y sont pour rien, à défaut de vin et d'eau-de-vie, ils auront au moins l'appétit.

Les Arabes employés campaient derrière le bordj.

Mylord, nonchalamment, se dirigea vers eux. Il sifflota de certaine façon, et l'un d'eux s'approcha. L'Arabe, avec son burnous en loques, qui laissait voir ses jambes nues, et sa chéchia montrant la corde, avait l'air bien misérable, et nul, sous cet accoutrement de manœuvre, n'eût reconnu le cavalier qui accompagnait le brillant Carl. Cet Arabe était Salaim.

Le zéphyr lui expliqua ce qu'il désirait, et l'Arabe se retira. La nuit suivante, Mylord revenait au campement des Arabes. Salaim attendait, couché dans le sable, avec quatre bouteilles.

— J'ai oublié... Salaim, dit Mylord. Demain, à la même heure, il m'en faudra quatre autres.

— Tu les auras, promit Salaim.

Les chefs, les espions et les zéphyrs dormaient, Mylord s'approcha des deux tonnelets, souleva la bonde, et versa le contenu de ses bouteilles. Puis, riant sous cape, il revint à sa tente. Le lendemain, Berlier, le premier, goûta à l'eau.

— Mince ! s'écria-t-il, du nanan !

Il but double rasade et appela Dumur :

— Viens un peu, Panarcho ; je repique au truc.

— A quel truc ?

— Au truc des tonneaux.

— Crétin ! fit Dumur, après avoir bû, c'est de l'absinthe !

L'absinthe, la liqueur de feu, la fée verte, qui dispense l'oubli et fait voir la vie en rose !